

Alice Zeniter

Juste avant l'Oubli



rentrée littéraire
Flammarion

Juste avant l'Oubli

Il règne à Mirhalay une atmosphère étrange. C'est sur cette île perdue des Hébrides que Galwin Donnell, maître incontesté du polar, a vécu ses dernières années avant de disparaître brutalement – il se serait jeté du haut des falaises. Depuis, l'île n'a d'autre habitant qu'un gardien taciturne ni d'autres visiteurs que la poignée de spécialistes qui viennent tous les trois ans commenter, sur les « lieux du crime », l'œuvre de l'écrivain mythique. Cet été-là, Émilie, qui commence une thèse sur Donnell, est chargée d'organiser les Journées d'études consacrées à l'auteur. Elle attend que Franck, son compagnon, la rejoigne. Et Franck, de son côté, espère que ce voyage lui donnera l'occasion de convaincre Émilie de passer le restant de ses jours avec lui.

Mais sur l'île coupée du monde rien ne se passe comme prévu. Galwin Donnell, tout mort qu'il est, conserve son pouvoir de séduction et vient dangereusement s'immiscer dans l'intimité du couple.

Alice Zeniter mène, avec une grande virtuosité, cette enquête sur la fin d'un amour et donne à *Juste avant L'Oubli* des allures de roman noir.

Alice Zeniter a 29 ans. Elle a déjà publié trois romans, dont Sombre dimanche (Albin Michel, 2013) pour lequel elle a reçu le Prix du Livre Inter.

Juste avant l'Oubli

DU MÊME AUTEUR

- De qui aurais-je crainte*, photographies de Raphaël Neal,
Le Bec en l'air, 2015.
- Sombre dimanche*, Albin Michel, 2013.
- Jusque dans nos bras*, Albin Michel, 2010.
- Deux moins un égal zéro*, Éditions du Petit Véhicule,
2003.

Alice Zeniter

Juste avant l'Oubli

Albin Michel ■ Flammarion

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

L'auteur a bénéficié pour la rédaction de ce livre
d'une résidence d'écriture à la Villa Marguerite Yourcenar
et d'une bourse du Conseil général du Nord.

© Flammarion/Albin Michel, 2015.

ISBN : 978-2-0813-6308-3

*à Witold Gombrowicz
et aux quarante années passées
à croire que Les Envoûtés
était un roman inachevé.*

Note de l'auteur

Idéalement, dans ce livre, les personnages parleraient un certain mélange de langues, incluant notamment de nombreux dialogues en anglais. Pour des raisons pratiques que le lecteur peut imaginer, l'intégralité de ce roman est malgré tout écrite en français – ceci allant à l'encontre de tout réalisme mais évitant les notes de bas de page avec traduction.

« Ainsi nous étions tous quatre sur le pays de nos rêves, le monde perdu, le plateau découvert par Maple White. Nous eûmes l'impression de vivre l'heure de notre triomphe personnel. Qui aurait pu deviner que nous étions au bord de notre désastre ? »

Le Monde perdu,
Arthur Conan Doyle.

LE PROBLÈME DU NOM

« Malgré ses insomnies, Adrian Dickson Carr avait toujours refusé de compter les moutons avant de dormir. C'était une position de principe. Il emmerdait le tourisme rural. »

Galwin Donnell, *Addiction(s)*.

Franck avait la malchance de porter son prénom. Il le savait. Certains prénoms vous tuent à l'instant qu'ils vous nomment. Franck était persuadé, jusque dans ses moments de bonheur les plus intenses, qu'il aurait pu avoir une vie meilleure sous une autre identité. Les gens ne le regardaient pas de la même manière que s'il s'était appelé Guillaume ou Théo. Les gens le regardaient de la manière dont lui regardait les Kévin. Il végétait sans grâce, au bas de la hiérarchie des prénoms.

Sa mère n'avait jamais expliqué les raisons de son choix. Ou il ne les avait jamais comprises. Elle disait qu'elle trouvait ça *joli*. Elle lui citait de nombreuses personnes que le prénom Franck n'avait pas empêchées d'accéder à la réussite, à la joie : Sinatra,

Zappa – malgré le grand écart musical que demandait la juxtaposition de ces deux noms –, Provost – qui régnait sur un empire de cheveux – et une horde de footballeurs et de véliplanchistes couverts de titres et de médailles. Curieusement, elle incluait à la liste Benjamin Franklin, comme s’il s’était appelé Benjamin-Franck Lin – ce que Franck crut tout au long de son enfance.

Pendant ses années de lycée, il avait essayé d’oublier cette blessure tenace en se plongeant dans les jeux de rôles. Là, on l’appelait, au moins pour quelques heures, Seigneur des Montagnes, Guerrier du Royaume perdu, Oumane le magnifique... Il versa brièvement dans l’écriture de space-opéras qu’il ne poussait jamais plus loin que les premières pages, juste pour le plaisir de donner à des kyrielles de personnages des noms qui signifiaient quelque chose, des identités radieuses. Il avait montré ces feuilles volantes, un jour, à Émilie. Il les conservait encore, dans une chemise en carton qui s’abîmait aux coins, et elle les avait trouvées *intéressantes*.

Mais ces échappatoires étaient éphémères, comme le lui rappelaient tous les matins l’appel fait en cours et l’énoncé morne de son état civil. « Franck Lemercier ? » demandait une voix dépourvue de magie. Il levait la main presque à contrecœur, espérant chaque fois l’espace d’une seconde que quelqu’un d’autre réponde présent, assume la responsabilité de ce prénom qui lui pesait tant et qu’il se réveillerait

comme d'un cauchemar trop long pour découvrir qu'il s'appelait autrement.

« Est-ce que la fleur que nous appelons rose, sous un autre nom, sentirait aussi bon ? » demanda un jour le fragile professeur d'anglais qui peinait à les initier à Shakespeare. La classe dormait devant tant de pédanterie inutile mais Franck, lui, comprenait instinctivement l'interrogation du poète. Et il y avait déjà répondu : non, bien sûr que non. Si les roses s'appelaient Franck, on ne parlerait pas tant de leur parfum. Et probablement, à force de n'être plus senties ni citées, les roses/Franck – par une sorte d'évolution darwinienne – perdraient lentement toute odeur. Rien ni personne ne se démène à produire de la beauté en pure perte.

On avait plusieurs fois suggéré à Franck de changer de nom. Il n'avait même pas à faire de démarche officielle, simplement à demander aux autres de ne plus l'appeler Franck, ou à utiliser son deuxième prénom, Joseph, hérité d'un grand-père qui n'existait plus que sur les photographies. Pendant quelques années, il porta au cœur à chaque nouvelle rencontre l'espoir fragile qu'il aurait la force pour une fois de mentir (mais était-ce mentir que de taire ce prénom qui ne lui ressemblait pas, qui ne disait rien de lui ?) et de se présenter autrement. Il savait cependant qu'il était trop tard : il avait déjà été façonné en tant que Franck, il avait hérité des complexes et des incertitudes du Franck.

Un nouveau nom ne serait plus désormais qu'un vernis inutile.

Franck était infirmier. Lorsqu'il l'annonçait aux gens, il remarquait souvent que ceux-ci voyaient son métier comme la conséquence d'un échec en fac de médecine. Comme s'il s'était rabattu sur ce poste à défaut de ceux, plus prestigieux, qui lui avaient échappé. Il leur expliquait alors doucement qu'il n'était pas infirmier par pis-aller, que c'était un choix qui s'était très tôt imposé à lui. À la mort de son père, les infirmiers lui avaient laissé une bien meilleure impression que les médecins – des oncologues aussi prompts à apparaître qu'à disparaître, comme si les patients, très vite, les lassaient et qu'ils éprouaient le besoin d'un nouveau jeu. Les infirmiers, eux, ne s'ennuyaient jamais au contact de la maladie (affirmait Franck à ses interlocuteurs). Ils savaient que soigner était un travail de longue haleine, une assistance bien plus qu'un miracle. Les infirmiers étaient ceux qui maintenaient patiemment la vie sur les lits-machines des hôpitaux, ceux qui connaissaient les familles, les prénoms et les odeurs des malades. Franck avait tout de suite su qu'il appartenait à leur armée discrète et résistante.

Il arrivait aussi qu'à l'annonce de son métier les gens lui demandent s'il portait quelque chose sous sa blouse. À ceux-là il n'expliquait rien. Ils ne le méritaient pas.

Il prenait une pause-cigarette (sa deuxième de la journée) à côté du local à poubelles en regardant le soleil faible hésiter entre finir l'été et commencer l'automne, et il était perturbé par le nombre de pensées différentes que son cerveau s'efforçait de suivre. Il voyait la cigarette diminuer entre ses doigts, conscient qu'aucune de ces directions n'aurait le temps d'être pleinement explorée avant qu'il n'écrase son mégot et cette angoisse l'entraînait encore vers une nouvelle réflexion : faut-il parvenir à mettre de l'ordre dans sa vie pendant les brèves pauses que l'on s'accorde au cours de la journée ou vaut-il mieux se laisser voguer sans penser à rien ?

Souvent, Franck aurait voulu ralentir le monde comme un film en conservant pour lui seul une vitesse normale qui lui aurait permis de prendre de l'avance.

Il écrasa la cigarette sur le plastique vert de la poubelle et rentra. Le service des Urgences de l'hôpital Bichat était un joli bordel, comme à l'ordinaire. Il y avait une grosse dame plantée dans l'entrée, munie d'une valise pareillement grosse. Elle attendait que l'on s'occupe d'elle avec la détermination farouche de celle qui ne ferait pas le premier pas. Le personnel soignant, probablement vexé, répondait à son attitude en faisant semblant de ne pas la voir.

Franck, comme les autres, l'ignora et retourna s'occuper du cas qu'il avait accueilli plus tôt dans la journée : un braqueur malheureux, blessé par un commerçant plus armé que lui. Les infirmiers

s'étaient aussitôt lancés dans un débat visant à établir si le patient *l'avait bien cherché*, s'improvisant juristes afin de définir ce qui relevait ou non de la légitime défense. Franck, qui d'habitude aimait ce genre de discussions autour de la machine à café, n'avait pas exprimé d'opinion. Pour lui ce jour-là, tout homme doté d'une arme et de l'intention de s'en servir était un imbécile qui n'avait que deux options :

1. mourir
2. gâcher la journée de Franck en atterrissant aux Urgences de l'hôpital Bichat.

(Ceci, bien sûr, à condition que l'homme et l'arme se trouvent dans le 17^e, 18^e, 19^e arrondissement ou dans la commune de Saint-Ouen.)

Il aurait bien voulu ne pas avoir à s'occuper de patients déchiquetés par des balles parce qu'il partait le lendemain pour un voyage compliqué mais heureux et qu'il aurait aimé pouvoir ne penser qu'à ça. Il avait toujours peur de ne pas avoir suffisamment pesé les choses avant de les accomplir, et donc peur que les choses puissent surgir devant lui et le prendre au dépourvu, simplement parce qu'il n'avait pas fait l'effort de préparation qui consiste à les penser de bout en bout avant de les vivre.

Son patient était déjà dans le coma au moment de son arrivée. De l'avis des médecins, il ne se réveillerait probablement pas. Franck lut sur sa fiche qu'il avait dix-neuf ans. On ne tue pas les gens de

dix-neuf ans, merde. Ce devrait être un principe universel.

— Je me dis souvent que tu es trop gentil ou trop con pour faire ce métier, lui glissa Leïla, une aide-soignante, en lui prenant la fiche des mains.

Elle avait des accès de sympathie bourrue quand elle constatait la détresse de Franck. Parfois aussi, elle lui offrait des biscuits au chocolat.

— On dirait que tu vas pleurer à chaque mauvaise nouvelle.

Elle n'avait pas tort. Franck avait souvent envie de pleurer. Et de vomir.

Au petit matin, quand il rentrait de ses gardes de nuit, il regardait des comédies romantiques et des dessins animés (sa préférence allant aux quatre volets de *L'Âge de glace*) jusqu'à ce que les images de l'hôpital soient remplacées par celles de beautés blondes, de sourires blancs, d'animaux pleins de bonne volonté. Il basculait lentement dans un monde où les mammouths et les dodos existaient encore – un monde qui niait la possibilité même de l'extinction –, où l'on poursuivait une noisette avec une maladresse si poussée qu'elle en devenait un tour de force, où les reliefs de la banquise semblaient n'avoir été formés que pour servir de toboggans, un monde qui glorifiait l'entraide entre des espèces qui auraient dû se dévorer et qui assurait le spectateur que les méchants seraient punis, qu'un génie sommeillait en chaque imbécile et que toute mésaventure se terminait par une chanson.

Lorsque Émilie le trouvait devant la télévision en se levant, elle lui passait la main dans les cheveux avec un sourire compatissant. Elle ne s'asseyait que rarement à côté de lui dans le canapé : le monde des animaux parlants ne l'intéressait pas beaucoup. Elle faisait une thèse sur Galwin Donnell – « le pape de la cruauté », disait-elle parfois en ne plaisantant qu'à demi.

Elle avait reçu l'année précédente l'autorisation du duc ou du seigneur – Franck ne savait plus quelle branche à demi éteinte de l'aristocratie écossaise possédait encore cette terre – de se rendre sur Mirhalay, l'île où l'auteur avait passé les dernières années de sa vie, afin de mener à bien ses recherches. Elle était partie depuis trois mois et bientôt Franck prendrait à son tour une combinaison compliquée d'avions et de bateaux pour aller à sa rencontre. Même si, ces derniers temps, leur relation avait été difficile, l'éloignement avait prouvé à Franck qu'il ne pouvait pas vivre sans Émilie. Il avait pris la décision de le lui dire en toute humilité et, si elle le voulait bien, d'être heureux avec elle jusqu'à ce que la mort les sépare.

Il lui restait quatre heures de service (dont probablement une dernière pause-cigarette) et il pourrait se concentrer uniquement sur cette perspective.

LES NUITS DU VOYAGEUR

« Ce visage au-dessus de lui, au moment de reprendre conscience, et qui lui imposait une proximité odieuse, ce visage de garde-malade ou de prostituée où se mélangeaient les lignes nettes du maquillage et le flou des traits empâtés, souriait paisiblement avec l'air de vouloir dire : tout va bien. Or, tout n'allait pas bien. »

Galwin Donnell, *Les Lèvres pâles*.

Le voyage de Franck comprenait un premier vol de Beauvais à Glasgow, puis un autre de Glasgow à Barra d'où il prendrait, pour finir, le bateau jusqu'à Mirhalay.

La préparation de ce périple avait été angoissante. Franck se déplaçait presque uniquement en voiture. Il aimait conduire lui-même son véhicule. Il aimait suivre des panneaux avec le sentiment qu'il comprenait l'organisation du réseau routier irriguant un pays et s'arrêter quand il l'avait décidé – parfois par pur caprice géométrique (milieu d'un segment, angle droit formé par deux nationales), parfois pour prévenir les nécessités mécaniques (faire le plein,

laisser refroidir le moteur), parfois parce que la beauté d'un endroit l'exigeait, simplement.

Un été, Émilie et lui étaient descendus jusqu'à Rome de cette manière et lorsqu'ils avaient atteint la capitale italienne, incapables de partager avec d'autres la splendeur des ruines et des églises, ils avaient fait demi-tour. Ils avaient prétendu plus tard ne pas avoir pu supporter la chaleur collante de Rome au mois d'août mais en réalité, ce qui les avait poussés à partir, c'était la conscience que la ville-splendeur était régie par des horaires oublieux de leurs réveils tardifs, de leurs siestes répétées ou de leurs pics d'énergie nocturnes, au contraire du cocon de leur véhicule où ils pouvaient plier le temps à leurs désirs. Ils avaient décidé d'abandonner toute convention sociale (l'obligation d'admirer Rome, d'ajouter quelques lignes au discours universel et extatique sur les statues du Bernin, les tableaux de Caravage et la *Pièta* de Michel-Ange). À la place, ils n'agiraient qu'au gré de leurs envies immédiates (voir la mer, boire du vin blanc, manger des olives). Émilie riait comme une enfant en remontant en voiture :

— Franck, répétait-elle sans parvenir à croire qu'elle tournait le dos à des siècles de culture, Franck, Franck, on s'en fout de Rome. Rome n'est pas si importante.

— Bien sûr qu'on s'en fout, disait Franck en saluant d'un geste moqueur le Circo Massimo.

Ils avaient fui la capitale. Leurs vacances avaient été merveilleuses à partir de là. Ils avaient réalisé

que leur voyage n'avait pas de destination : ils *étaient* leur propre destination. L'amour les rendait suffisamment égoïstes, ou narcissiques, pour qu'ils ne veuillent pour tout souvenir de l'été que des cartes postales d'eux-mêmes.

Rejoindre aujourd'hui Émilie n'avait ni la même facilité ni la même grâce que voyager avec elle. Le trajet n'était plus un moment de plaisir à partager mais une course d'obstacles. Franck pensait à Ulysse et à sa longue errance sur le chemin du foyer.

Il avait prévu de s'acquitter de la partie « avions » dans la première journée puis de passer la nuit à Barra. Il prendrait la mer le jour suivant. Le trajet en bateau avait été difficile à mettre en place car il n'y avait pas de navettes régulières pour Mirhalay, propriété privée du duc d'Alberg. De plus, la belle saison était passée et il était difficile de convaincre un marin de sortir en septembre alors que le vent s'était levé.

Malgré le soin avec lequel Franck avait préparé son voyage, son premier vol eut deux heures de retard et, arrivé à Glasgow, il n'avait plus d'avion pour Barra.

Après un bref instant de panique – *l'Odyssée commence* –, son cerveau se mit instinctivement à fonctionner de manière efficace, compilant les possibilités, présentant une liste de solutions. Dix ans passés en hôpital avaient ordonné les pensées de Franck presque malgré lui. Il se rendit dans un Bed and Breakfast proposé par les affiches de l'aéroport

et situé dans un quartier résidentiel sans intérêt (son guide de l'Écosse lui assurait pourtant que Glasgow réservait au visiteur de nombreuses surprises architecturales). La chambre était blanche et mauve et il y flottait une odeur de lessive mêlée d'humidité. Sur le lit, une ronde de souris en peluche lui présentait leurs longues dents de feutrine. La frontière du charmant et de l'effrayant y était relativement mince.

Il envoya un mail à Émilie en espérant qu'elle le lirait à temps, puis appela le marin qui devait le conduire sur l'île pour repousser leur rendez-vous. L'homme paraissait mécontent du changement. Franck n'était pas sûr. L'accent écossais et le téléphone faussaient également sa compréhension des sentiments.

Une fois traitée cette erreur de parcours, il sentit son calme revenir. Ce n'était pas un mauvais présage, à peine un hoquet. Il sortit s'acheter de quoi dîner dans un Coop voisin. Il erra dans les rayons réfrigérés, incapable d'avoir envie des aliments sous plastique parfaitement ronds ou parfaitement carrés qui y étaient alignés. Il frôla quelques instants la paralysie devant des club-sandwichs, parfaitement triangulaires, qui pressaient contre leur emballage transparent des langues gluantes d'œufs et de concombres.

Il se décida pour une *pork pie* qu'il mangea froide sur le lit dont il avait écarté les peluches souriantes. Les miettes tombaient en silence sur son tee-shirt et ses doigts se perdaient dans la gélatine cachée entre l'épaisseur de croûte et celle de viande. Les chaînes de télévision lui proposaient des émissions de cuisine

où des candidats réalisaient d'improbables chefs-d'œuvre, des disputes de télé-réalité entrecoupées de « biiiiiiiiip » désagréables et des concours de talents qui donnaient l'illusion que le pays entier avait pour ambition de finir dans un show à Vegas.

Depuis le départ d'Émilie, son addiction aux programmes télévisés idiots avait atteint des abysses innommables. Il ne se contentait plus des dessins animés. Il fouillait Internet à la recherche du pire du pire. D'aucuns regardent du porno en l'absence de leur copine. Franck, avec le même genre de honte, enchaînait les uns après les autres les saisons d'*America's Next Top Model*. Il essayait de se convaincre qu'il le faisait pour améliorer son anglais mais il se gavait en réalité de formules toutes faites vantant la puissance de la vie et le triomphe du courage. « Je me suis sortie d'une relation abusive et je suis désormais en finale. Il y a une lumière au bout du tunnel. » Dans cette émission, les gens n'étaient pas des gens mais des preuves vivantes que le rêve américain fonctionnait encore et Franck ne pouvait s'empêcher de trouver une certaine noblesse dans cet entêtement dépourvu de second degré.

La télévision britannique n'offrait rien d'une profondeur comparable ce soir-là. Il regardait sans voir, en mâchouillant. Il pensait à la dispute qu'il avait eue avec Émilie la veille de son départ. Il s'en voulait. C'était ridicule de se disputer avant une séparation de trois mois. Il aurait fallu se quitter les yeux mouillés d'amour, un mouchoir blanc à la main sur

le quai d'une gare. Il aurait fallu s'éloigner sur une musique de violons infiniment triste au milieu des visages brouillés des passants qui n'existent plus. Mais Franck, dans sa panique de voir Émilie disparaître, avait eu la mauvaise idée de remettre en cause le bien-fondé de se lancer dans une thèse maintenant et d'infliger à leur couple cette vie à deux vitesses. Il avait réussi – mais ça avait été un exploit inutile – à ne pas exprimer la fin de sa pensée qui était : *au lieu de rester là et de tenter, par exemple, de fonder une famille.*

Franck voulait un enfant avec Émilie. Il voulait désespérément un enfant. Parfois, il pensait à voler une poussette. Il se savait rare parmi ses amis ou collègues du même âge. Les autres avaient plutôt des crises d'indépendance, se mettaient à tromper leurs fiancées à tour de bras, les abandonnaient tout à coup après dix ans de vie commune, fuyaient quelques semaines avant l'accouchement.

Mais Franck trouvait que ces agissements – dont les femmes diraient ensuite, dans une généralisation glaçante, qu'ils prouvaient que les hommes *étaient tous les mêmes* – venaient du fait que ses collègues surestimaient beaucoup leur propre sauvagerie. Ils se voyaient comme des lions en cage, même les plus doux, les plus mièvres, les plus dénués de rugissements. Ils s'imaginaient un appétit sexuel immense qu'une seule femme ne pourrait jamais contenter, même ceux qui bandaient mal, qui draguaient peu ou qui préféraient le football à la baise. Ils se croyaient

trop indépendants pour les compromis de la vie à deux, eux qui laissaient par ailleurs la société dicter leurs choix de vie et s'y adaptaient parfaitement.

« Les gars, aurait voulu leur dire Franck, je ne sais pas où vous avez pioché que vous êtes d'indomptables loups des steppes, mais si vous vous calmez un peu, vous verriez bien vite qu'il n'y a rien en vous d'incompatible avec le couple. » Il ne le disait pas car il savait que cela vexerait ses collègues. Ils voulaient être d'indomptables loups des steppes, c'était dans la vie leur grande faiblesse.

Lorsque Franck avait parlé à Émilie de son désir d'enfant – un enfant tout petit, fragile, un devenir infini, un enfant dont il choisirait le nom avec un soin immense pour que jamais celui-ci ne le pénalise –, elle avait dit : « Je vais y réfléchir. » Deux mois plus tard, elle avait déclaré : « Je voudrais arrêter d'enseigner au collège et faire une thèse. »

Une thèse, ce n'était pas un enfant, c'était tout son contraire. Franck l'avait bien compris. Leur avenir commun était devenu une sorte de fourche de cette manière brutale. Et il se surprenait parfois à regretter d'avoir parlé de ce bébé possible et d'avoir ainsi provoqué la thèse.

Le soir du départ, trois mois auparavant, il avait relancé le sujet alors qu'il savait pertinemment que celui-ci mènerait à une dispute.

— Je me demande simplement, avait dit Franck, s'il y a une réelle urgence à faire une thèse. Si ça

doit être maintenant. Je ne peux pas comprendre pourquoi ça doit être maintenant.

Par déformation professionnelle, Franck raisonnait souvent en termes d'urgence.

— Tu es un homme, avait répondu Émilie d'un ton excédé, et ton métier consiste plus ou moins à sauver la vie des gens. Alors je suppose que non, en effet, tu ne peux pas me comprendre. Tu ne sais pas ce que ça veut dire, avoir à prouver sa légitimité, avoir besoin de se sentir utile et reconnu, douter de sa valeur et de sa place dans la société.

C'était vrai. Et pourtant c'était injuste. Franck n'était pas *né* avec le sentiment de son utilité. Il l'avait construit pour panser une blessure d'enfance. Il n'en avait jamais parlé à Émilie. Il avait peur qu'elle le regarde avec pitié.

— Mais est-ce que tu ne pourrais pas faire tes recherches ici, depuis la maison ?

— Et est-ce que tu ne pourrais pas sauver tes patients à distance, en passant tes mains par-dessus leurs photos ?

La soirée avait été une longue dispute, ponctuée d'excuses quand l'un d'eux sentait qu'il était allé trop loin. Le veau aux olives qu'Émilie avait cuisiné refroidissait en exhibant des ronds de graisse à la surface de la sauce à peine dérangée par leurs fourchettes. Franck avait fini par dire qu'il allait se coucher, qu'il travaillait tôt et qu'il avait eu tort (il ne pensait pas la dernière partie de la phrase). Il s'était glissé sous la couette, amer et furieux, laissant Émilie

faire sa valise dans le salon. Il ne pouvait pas savoir que même quand elle gagnait la bataille, elle partait blessée, secrètement. Un peu comme les sangliers.

Il ne pouvait pas savoir que pendant qu'il s'endormait en maudissant les thèses en général et celles sur Donnell en particulier, elle prit une longue douche et pleura.

Elle comptait les vergetures et les plissements qui commençaient à parcourir son corps, à le redessiner, à le découper en territoires étrangers. Et elle pensait qu'elle arrivait à un âge où son physique la lâcherait petit à petit et que la société ne le lui pardonnerait que si elle avait un certain nombre de grossesses et d'allaitements pour l'expliquer. Parce que la mère était sacrée, d'une manière ou d'une autre. Mais qui pardonnait aux thésardes de trente-cinq ans les rides presque fantomatiques que révélait leur décolleté lorsqu'elles mettaient une robe d'été pour boire des apéritifs en terrasse ? Personne. Ni les hommes qui ne supportaient pas de constater l'obsolescence de leurs compagnes – à la fois terrifiés de réaliser que leur instinct de protection n'était d'aucune utilité face à la vieillesse et dégoûtés de voir le corps aimé devenir maison de sorcières –, ni les adolescentes que leur peau parfaite rendait cruelles et qui refusaient de se confronter à ce qu'elles seraient dans vingt ans.

Franck étudia dans son guide une carte des Hébrides extérieures qui se déroulaient en arc de

cercle face à l'immensité de l'Atlantique, protégeant derrière leur mince bouclier l'île de Skye et la côte écossaise. Plus loin, à l'ouest, il n'y avait rien dans la grande masse bleue que les points minuscules de St-Kilda et de Soay. Les Hébrides étaient une dernière ligne de terre, fragile avant les vagues. Il tenta de prononcer à voix haute leur nom gaélique : Nah-Eileanan Siar. Un nom de monstre effroyable ou de prince barbare – il aurait aimé s'appeler comme ça, pensa-t-il. Émilie l'attendait là-bas, sur ce rond gris au sud de Barra qui n'était même pas assez large pour contenir son nom. Le « y » de Mirhalay trempait dans l'océan de papier.

Il se déshabilla lentement dans la chambre du Bed and Breakfast et jeta ses vêtements au pied du lit mauve, où ils vinrent recouvrir la famille de souris en peluche qui avait adopté dans sa chute une série de positions différentes : nez au sol, pattes en l'air, couchées sur le flanc, champ de bataille absurde. La présence de jouets dans une pièce vide d'enfants avait toujours quelque chose de triste.

Franck éteignit la lumière et rêva que son bateau coulait.

aux habitants, qui m'ont accueillie parmi eux, au milieu des jacinthes, de la lavande ou des bois sombres,

à Marine qui a écrit près de moi,

à Alix Penent, mon éditrice,

à Rob Doyle, qui m'a initiée à la littérature des écrivains fictifs,

à Killian Turner, disparu trop tôt,

et enfin à cette lectrice inconnue rencontrée au Salon du Livre de La Ferté-Vidame et qui m'avait entendue parler des Hébrides à la radio le matin même. Merci de m'avoir conseillé d'écrire sans délai sur ces îles fascinantes. Sans vous, le roman se perdait dans un autre lieu.



NORD COMPO
m u l t i m é d i a

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

N° d'édition : L.01ELJN000623.N001
Dépôt légal : août 2015